

Senghor, ou la nécessité de la langue française

Discours prononcé par M. Gabriel de Broglie
membre de l'Institut,

en hommage à Léopold Sedar Senghor

séance publique du mardi 5 mars 2002

La langue française est au cœur de l'esprit, de la carrière, de l'œuvre et même de la politique de Léopold Sédar Senghor. C'est pour nous un émerveillement de voir avec quelle constance, quelle précision, quelle ferveur le poète et l'homme d'Etat a placé ce thème au centre de son discours, de ses discours.

"Orphée noir", a dit Jean-Paul Sartre pour caractériser le poète. Pour évoquer l'homme d'Etat qui n'a jamais déposé sa lyre, le conducteur de son peuple vers l'indépendance et le fondateur de la République du Sénégal, je placerais en surimpression une autre image, celle du roi David de l'Afrique dont les psaumes, c'est à dire les poèmes et les discours, sont d'autant d'hymnes à notre langue.

La langue française et Senghor, n'est-ce pas tout Senghor ? Je veux dire n'absorbe-t-elle pas l'essentiel de son message qui est de démontrer la nécessité de la langue française ?



Il faut d'abord analyser les différents registres dans lesquels Senghor s'est exprimé à propos du français. Il s'est beaucoup exprimé, de bien des manières, orales ou écrites, improvisées ou préparées. C'est le thème sur lequel il était attendu, autour duquel il a bâti son personnage, pour lui le thème synthétique par excellence. Curieusement, ce n'est pas dans les discours qu'il prononça, ici même, lorsqu'il fut reçu dans notre Académie en 1969, ni sous la Coupole lorsqu'il fut reçu quinze ans plus tard à l'Académie française qu'il parla de la langue française. Dans ces occasions, il consacra toute son éloquence à retracer les travaux de ses prédécesseurs, ici le Chancelier Conrad Adenauer, là le duc de Lévis Mirepoix, non sans avoir, toutefois, dans ces deux cas, esquissé un éloge du métissage. Le thème de la langue française, on le trouve dans la belle allocution qu'il prononça lors de la séance publique annuelle des cinq académies en 1989 sur l'enseignement du français. Il l'a abordé dans les discours d'ouverture des rencontres, colloques, biennales sur la langue française, dans ses discours politiques en France et au Sénégal, dans ses livres et ses articles, dans de nombreux entretiens à la radio. La réunion de ses interventions mériterait d'être faite car il avait l'improvisation facile et heureuse. Il faudrait aussi relire les poèmes et relever les images, les expressions, les néologismes qui éclairent le

discours sur la langue. Ce recensement ferait paraître en pleine lumière sa pensée, l'une des plus riches qui soit, et d'une portée universelle.

Tout d'abord, Senghor maîtrise la langue française. Ses études, de la 6^{ème} à l'agrégation de grammaire, l'ont marqué, comme tous ceux qui ont accompli le même parcours. Il est parvenu à une maîtrise parfaite de notre langue, ce qui le distingue de quelques-uns de ses compatriotes, et aussi de nos compatriotes, et le met à égalité avec les plus grands, le général de Gaulle, Georges Pompidou son ami de la Khâgne de Louis le Grand, et le père Teilhard de Chardin, devenu son ami, sans doute réunis par la qualité de leur expression.

Ensuite Senghor a enseigné le français. Ce fut son métier. Même après l'avoir quitté pour la politique, il a conservé le goût de la pédagogie. En réalité, il n'a jamais cessé d'enseigner. Ses discours contiennent des paragraphes vraiment didactiques dans lesquels on entend, derrière le président, le professeur expliquer les caractères du français, la richesse de son vocabulaire, l'efficacité de la syntaxe de subordination, l'abondance des temps et des modes des verbes qui apporte la nuance, la douceur et la subtilité de sa prononciation. On rapporte qu'à Dakar, il avait fait placer un tableau noir dans la salle du Conseil des ministres pour expliquer à ses collègues le sens et l'étymologie des mots.

Son registre essentiel est évidemment celui de l'écrivain, du poète, du *magicien de la langue*. Dès ses premiers recueils, il a conquis une audience, puis une renommée bientôt universelle. Sur tous les continents et dans toutes les langues, on écoute, on commente, puis on célèbre le poète français noir. Comme il n'est pas un solitaire, il devient le membre agissant, l'inspirateur du groupe des poètes noirs, Antillais et Africains, et plus généralement des poètes francophones.

Le registre le plus personnel utilisé par Senghor, est le discours sur la poésie. Il n'est jamais plus didactique que lorsqu'il expose les caractères propres de la poésie nègre qui est vision, chant, rythme, danse, masque et sens réunis. Nul n'explique mieux ce qui distingue la poésie nègre de la poésie française. Edgar Faure qui le recevait à l'Académie française en 1984, mettait très brillamment en valeur la symbiose qu'il réalise, je cite Edgar Faure : « entre la prosodie française structurée par la succession syllabique, vouée à la catharsis de la signification, exposée à la faiblesse de la densité émotionnelle et à l'atonie auditive et la métrique africaine, ...attentive à la musicalité interne de la syllabe sonore,... appliquée à produire un effet de signifiante globale..., exposée en revanche, à la fluidité de l'intelligible, à l'ambiguïté du message ».

Et le professeur Senghor de retracer l'influence de la poésie nègre sur la poésie française au XX^e siècle à travers Claudel, Péguy, et Saint-John Perse ; au-delà, il décèle au XIX^e siècle des préfigurations de la poésie nègre chez le Rimbaud d'*Une saison en enfer*, chez Baudelaire et chez le "Grand Hugo".

Un autre registre est celui de la philologie générale ou de la linguistique historique par lesquelles il applique à la réflexion sur les langues, son art de la synthèse, son aptitude à la symbiose. Quelle délectation de l'entendre discourir de la violence narrative de la gothicité, du lyrisme lucide de la normandité, rechercher les traces dans les parlers français des influences pré-indo-européennes, celtes et germaniques, et, ayant enfin, selon son expression, "débarrassé la

langue française de la " Renaissance et de Malherbe", renouer avec la tradition immémoriale qui fait procéder le français du latin, lui-même du grec, qui est lui-même d'origine égyptienne et à travers l'Egypte ancienne, d'origine éthiopienne, c'est-à-dire noire.

Il faut beaucoup de souffle pour suivre Senghor dans ses visions fulgurantes, mais d'autant plus convaincantes et attachantes qu'elles jouent sur le charme des "paroles gentilles" qui sont le propre du français et des langues africaines. Remarquons que, dans son discours comme dans son chant, Senghor exclut tout exotisme, et que, loin d'écrire comme Mallarmé ainsi qu'il le fit dans sa jeunesse, ou comme Saint-John Perse, il entend ouvrir la voie à une authentique poésie nègre, française.

Il est encore un registre sur lequel Senghor intervient et même agit pour la langue française, c'est celui de la politique du français. L'un des premiers, le premier sans doute, il a conçu une politique de la langue française au Sénégal et sur la scène internationale.

Il a imposé le français comme langue officielle du Sénégal, au côté de six langues locales parmi les dix-neuf en usage. C'était dans les années 1960. Il a adopté cette position en même temps que le Niger et la Tunisie, avant le Québec, alors que la France abordait cette question avec une grande timidité. À la même époque, il décidait de maintenir l'enseignement du latin dans le secondaire et préconisait d'y introduire une autre langue morte, l'égyptien ancien, source des langues agglutinantes.

Sur le plan international, il prolongea sa politique par une action personnelle sans relâche qui nous apparaît aujourd'hui à la fois naturelle et héroïque. La notion de francophonie est apparue aux yeux du monde, par la vertu magique de sa parole. Sa modernité est démontrée par la force de sa conviction.



Cette multiplicité des registres, cette permanence du thème de la langue française chez Senghor amène à présenter, même schématiquement, la construction d'ensemble qu'il élabore en prenant ce thème comme matériau. Par toute son action, il élève un édifice de la langue française, complet, complexe, sans doute unique en son genre, unique au monde, que je tente de décrire.

Il me semble qu'il ne s'agit pas d'une ordonnance classique avec ses symétries orthogonales, mais plutôt d'une spirale en constant déplacement, et revenant souvent à son point de départ, même si c'est à un autre niveau.

Dans cette spirale, je distinguerais trois mouvements, trois spires qui ne s'ordonnent pas de façon chronologique, ni logique non plus, mais ontologique.

Le premier va de la langue maternelle à la langue française et les joint dans un va et vient constant.

La langue maternelle est la langue sère, dans laquelle il a vécu jusqu'à sept ans, élevé par une nourrice poétesse dont il a traduit les poèmes. Cette enfance lui fournit ses visions, ses images, lumière, couleur, chaleur, décors, la substance de ses poèmes et les superbes titres de ses recueils, *Chants d'ombre*, *Hosties noires*, *chant pour Naett*, *Éthiopiennes*, *Nocturnes*, *Élégie des alizés*, *Élégies majeures*.

Il résume cet enracinement dans l'expression : la société communiale. Mais celle-ci ne s'exprime que par la langue française. "Le français, écrit-il, offre une variété de timbres dont on peut tirer tous les effets : de la douceur des alizés la nuit sur les hautes palmes, à la fulgurance de la foudre sur la tête des baobabs".

Les qualités du français, que Senghor détaille sans cesse, l'abstraction, la logique, la clarté, le goût, la grâce, le charme sont supérieures à celles de toutes les autres langues. Elles font de cette langue "le grec des temps modernes", lui conservent sa vocation à l'universalité et se conjuguent dans une symbiose géographique, ethnique et culturelle, la francité. Cette symbiose, cette excellence sont difficilement concevables en d'autres langues, en particulier dans la sphère de la langue anglaise, car, si l'usage de l'anglais est plus répandu, il n'a nulle part la même valeur de consécration, d'élévation.

Je ne résiste pas au plaisir de le citer encore, dans la profession de foi en notre langue qu'il a placée dans la postface de son recueil *Ethiopiennes* :

"C'est le sceau de la Négritude, l'incantation qui fait accéder à la vérité des choses essentielles : les Forces du Cosmos.

Mais on me posera la question : "Pourquoi, dès lors, écrivez-vous en français ?" Parce que nous sommes des métis culturels, parce que, si nous sentons en nègres, nous nous exprimons en français, parce que le français est une langue à vocation universelle.

Car je sais ses sources pour l'avoir goûté, mâché, enseigné, et qu'il est la langue des dieux. Écoutez donc Corneille, La Fontaine, Rimbaud, Péguy et Claudel. Écoutez le grand Hugo. Le français, ce sont les grandes orgues qui se prêtent à tous les timbres, à tous les effets, des douceurs les plus suaves aux fulgurances de l'orage. Il est, tour à tour ou en même temps, flûte, hautbois, trompette, tam-tam et même canon. Et puis le français nous a fait don de ses mots abstraits —si rares dans nos langues maternelles—, où les larmes se font pierres précieuses. Chez nous, les mots sont naturellement nimbés d'un halo de sève et de sang ; les mots du français rayonnent de mille feux, comme des diamants. Des fusées qui éclairent notre nuit."

Le deuxième mouvement de la spirale va de la négritude à la francophonie.

Si le mot négritude a été inventé par Césaire— Senghor lui aurait préféré négrité— le contenu est développé par ce dernier. Il a révélé la négritude et sa dignité aux Africains. La négritude fut d'abord un thème de combat, jusqu'au moment où, après 1960, il se retrouve fécondé par la langue française et par l'indépendance politique. Elle se propose alors comme un modèle de l'humanisme au XXe siècle, modèle retrouvé grâce à la francophonie.

La francophonie selon Senghor, c'est à la fois une organisation, une population, mais surtout une culture. Senghor oppose ainsi la francophonie fondée sur la langue au Commonwealth, sur la richesse. "Si nous étions à acheter, écrit-il, il y aurait sans doute plus

offrant que la France". La francophonie qu'il décrit dans le plus grand détail, c'est l'ensemble des valeurs exprimées par la langue française, par la civilisation française au premier rang, mais aussi les autres civilisations de langue française. C'est grâce à la francophonie que la négritude devient un humanisme négro-africain.

Nous élevant d'un niveau, nous abordons le troisième mouvement qui conduit du métissage à la civilisation de l'universel.

Toute l'origine, l'ascendance et la formation de Senghor le conduisent à faire du métissage un phénomène universel et la source de la civilisation. Il voit en l'Europe, en la France elle-même, le produit d'un vaste métissage notamment linguistique dans lequel les racines celtes de l'ouest européen et l'élan de la langue celte lui paraissent présenter des parentés avec certaines racines et langues négro-africaines.

Mais si le métissage a touché dans l'histoire presque tous les aspects des civilisations, même des religions sans doute, Senghor lui assigne aujourd'hui une limite : il ne conçoit pas pour lui-même de métissage linguistique. On ne trouve nulle trace de créolisation dans son œuvre, nul relâchement dans son discours. La pureté, la beauté de la langue française sont des aboutissements indépassables. Aucune autre langue ne la remplacera dans sa mission civilisatrice, en particulier pas l'anglais, trop simple, car dit-il "il faut, non une langue de facilité, mais de ressource ". Tout au plus, la francophonie s'insérera-t-elle dans un ensemble plus vaste, la latinophonie, qui réalisera l'humanisme universel. « Ces peuples des quatre autres continents, écrit-il, ne viennent pas les mains vides. Ils s'enracinent dans les valeurs de leurs civilisations originaires pour s'ouvrir aux valeurs fécondantes de la civilisation française, mais aussi des autres civilisations, complémentaires de la francophonie ». Puis, changeant d'horizon, il parlera de « création pan-humaine », de parole féconde parce que fruit de civilisations différentes, créées par toutes les nations ensemble, sur toute la surface de la terre »

Senghor a repris cette expression de Teilhard de Chardin : "La civilisation de l'universel sera celle du troisième millénaire" écrit-il. Le point de passage entre le métissage et la civilisation de l'universel sera la francophonie, "rendez-vous du donner et du recevoir", instrument des échanges des différentes civilisations et de leur fécondation.

Le progrès de la civilisation repose sur la langue française, il la rend nécessaire. Tel est le message de Senghor. Pour illustrer cette construction d'ensemble, d'inspiration vraiment teilhardienne, j'emploierai une image tirée de la haute physique, la théorie des cordes. On sait que, pour rendre compte de l'ensemble de l'univers et de ses mouvements, la figure mathématique la plus satisfaisante correspond à l'image de brins souples, transparents et brillants, retenus ensemble par une torsion, comme une corde, et évoluant, en ondulant, dans un espace à plusieurs dimensions. La nécessité de la langue française dans le monde en devenir selon Senghor, répondrait à cette formule.



Ces futuritions, au sens de Chateaubriand, sont-elles celles d'un homme d'État, d'un prophète, d'un chanteur sacré, tout simplement d'un poète ?

Revenons pour terminer, aux différents registres dans lesquels il s'est lui-même placé à propos du français.

Son principal titre de gloire est celui de poète de langue française, titre qu'il a revendiqué comme le premier des siens. Une constatation s'impose. Contrairement à d'autres, le poète a magnifiquement illustré la langue française, il ne l'a pas bousculée. Il n'a pas, pour reprendre son expression qu'il écrit avec un trait d'union, "dé-naturé" la langue de Boileau, peut-être l'a-t-il parfois "dé-rangée" en exprimant son altérité. Il ne l'a pas maltraitée. C'est le sens de son célèbre précepte à tous les Africains : "Assimiler, ne pas être assimilé".

En tant qu'homme d'État, Senghor s'est attaché à dissocier la politique et la langue française. Il a sanctuarisé cette dernière. C'est le fameux : "Dans les décombres de la colonisation, nous avons trouvé un outil merveilleux, la langue française". Quel programme gouvernemental pouvait, mieux que cette seule phrase, débayer le passé et consolider l'avenir de son pays ?

Réunissant pour terminer tous les registres dans lesquels il s'est affirmé, contemplons l'homme Senghor, tel qu'en lui-même. Son message certes nous enchante, son apport à la conscience de la francité nous remplit de fierté. Mais enfin, même sur le terrain de la langue française, il ne faut pas diviniser Senghor. Il est un grand poète, un chantre inspiré, mais pas un messie. Son discours est unique. Il est personnel. Ce n'est pas un texte sacré qu'il suffirait de répéter de génération en génération. Il faut admirer Senghor, il faut l'aimer, il ne faut pas le paraphraser. Sur la langue, il nous laisse un message qui date d'il y a une quinzaine d'années, dont la force peut nous surprendre aujourd'hui. À nous de le recueillir et de nous en servir pour éveiller la conscience linguistique de nos contemporains francophones. Mais il ne nous dispense nullement du courage dont il a lui-même fait preuve dans son pays, ni de l'effort pour passer de l'incantation aux réalisations.

Il le disait lui-même, en 1987 dans son livre *Ce que je crois* : "Rien n'est perdu ...Il nous reste à créer l'esprit de poésie, c'est-à-dire l'esprit de création".